

LIONEL ROGGIA

Avec la collaboration de Agnès Thibault

LE MIROIR
DE MES SOUVENIRS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre de voir
le jour :

VANESSA BERNARD	AMÉLINE LIENARD
YANN BIREN	AMANDINE LUCAS
ROSELYNE CAILLON	RAPHAËL MASSON
TONY CAMPINAS	KARIM MOHAMED
BRIGITTE CAVELIER	LAURENCE MONETTI
KARINE CHAUVET	VIRGINIE NOTTELET
MARIE DESVIGNES	STÉPHANIE PAGENAUD
ÉMILIE DEWA-RAMJEE	MURIELLE PECAUD
VÉRONIQUE DROUOT	NATHALIE PECAUD
ALINE DUPONT	MARIE-CHRISTINE RICHARD
NATHALIE FONTAINE	ALINE ROGGIA
SÉBASTIEN GABRYOLEK	SÉBASTIEN ROGGIA
CYVRINE JOLY	ISABELLE SÉGARD
JOSIANE JOSSE	CHANTAL THIVEL
BÉATRICE KARNAS	SOLÈNE TROUSSET
SARAH LACHEZE	CAROLINE VARENNES
ISABELLE LE BONNIEC	HÉLÈNE WALTHER
ÉLODIE LEGER	MARIE-CHRISTINE ZANNIN

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-459-0

Dépôt légal : novembre 2020

Je dédie ce livre à la mémoire de mes parents.

Je suis fier d'être leur fils et les remercie de m'avoir donné la vie et de
m'avoir entouré de tout leur amour.

J'ai une vive pensée pour mes parents et mes frères disparus bien
trop tôt qui, de là-haut, me protègent et me dirigent.

Je vous aime.

Votre fils, votre frère

Écrire un livre n'est pas une mince affaire, tout le monde peut écrire sa vie, son histoire, des poésies, etc. Oui, mais comment commencer un livre ?

Dans mon cas, pour ce livre, tout était question de mémoire, parler de soi, est-ce évident ? Je répondrais non, mais, au-delà de mon histoire, je devais faire ce devoir de mémoire, me libérer, m'autoanalyser.

Pour cela, il fallait que je m'entoure de personnes aptes et ayant des connaissances de l'écriture, et comment faire pour que ces écrits deviennent un livre. J'ai donc fait appel à Agnès Thibault qui est écrivaine et a déjà plusieurs livres à son actif.

Bon, certes, par ma profession et mes années de pratique dans la voyance, je connais énormément de monde qui va de la personne qui est au RSA aux chefs d'entreprises, maires, sénateurs, donc peut-être plus facile pour moi d'avoir dans mes connaissances et mes amis quelqu'un qui a l'habitude d'écrire.

J'ai fait la connaissance d'Agnès il y a maintenant six ans, elle était cliente de mon commerce, puis elle est venue à plusieurs soirées que j'ai organisées, de ce fait des liens se sont tissés, comme avec chaque personne que j'ai rencontrée dans mon parcours. Sachant qu'elle écrivait, c'est donc naturellement que je lui ai demandé si elle pouvait et surtout si elle voulait me donner un coup de main pour l'écriture de ce livre, ce qu'elle accepta sans l'ombre d'une hésitation.

C'est donc à quatre mains que ce livre a vu le jour. Je lui ai envoyé des mails de ma vie, de mon enfance, de mon adolescence, de ma vie d'adulte, et, au fil des jours, des semaines, des mois, elle a transformé ces écrits en chapitres. Nous avons passé énormément de temps à construire ce livre, changer des mots, corriger des fautes, et je pense que le plus dur pour moi a été de me livrer, confier ma vie à une personne qui ne connaissait de moi que quelques bribes.

Elle a découvert au fil du temps mon histoire, et a sûrement dû pleurer ou rire de ce que je lui ai envoyé, mais peu importe, à ce moment-là est née une vraie complicité.

J'ai découvert sa vie de femme et de mère. J'ai aussi traversé ses doutes, ses peurs, sa fatigue, etc.

Ce livre ne doit pas être pour vous une énième autobiographie ni la vie d'un pur étranger mais votre livre de chevet. Je me suis mis à nu, non pas pour vendre du papier, mais parce que dans la vie il faut parfois faire le point. Certains vont voir un psychologue, moi, j'ai préféré écrire, car c'est aussi une thérapie du bien-être.

Certains se retrouveront dans mon histoire, d'autres diront qu'il est inutile et que je suis en manque de notoriété. Peu importe, car même écrite, ma vie m'appartient, mes choix du passé font qui je suis et, pour ça, je remercie la vie d'avoir mis Agnès sur mon chemin.

Alors, si au détour d'un rayon de librairie, vous êtes en train de lire cela, ce n'est peut-être pas par hasard.

Et qui sait, je serai peut-être là avec Agnès pour vous dédicacer ce livre.

Merci à vous,

Lionel R. Meurier

« Mes souvenirs d'enfance sont pour la plupart intacts, mais sans vraiment savoir à quelle période ils ont eu lieu, si je devais la résumer. Au plus loin de nos souvenirs, combien de fois avons-nous rêvé de pouvoir remonter le temps ?

Le passé, le présent, le futur ne sont qu'une seule ligne générée par le temps.

Voici ma ligne de vie, où le passé fera toujours partie de mon présent et de mon avenir. »

Lundi 15 juillet 2019, c'est un jour spécial pour moi, j'ai 50 ans.

Quelle vie j'ai eue et que de chemin parcouru ! Ce matin, j'ai le temps, je n'ai pas grand-chose de prévu et je ne reprends pas le travail avant cet après-midi.

Je suis dans le couloir de l'entrée, et mon regard se pose sur ce miroir en forme de fenêtre. Il est là depuis des années, et je passe devant tous les jours sans vraiment m'y attarder, mais aujourd'hui c'est différent. J'ai cette voix intérieure, qui me paraît familière, qui me dit : « Viens et regarde ». Je m'approche timidement, étant un peu apeuré malgré tout, même si j'ai l'habitude par mes dons de médium d'entendre des voix. Pourquoi ce miroir me parle ? Qu'y a-t-il derrière ?

Je m'approche doucement et je vois une brume à l'intérieur qui se dissipe pour laisser place à une image. Que dis-je... une scène !

Je regarde et je me revois enfant. J'aperçois une grille verte et des gens autour de moi, j'ai 11 ans et demi, et cette scène je n'ai pas envie de la revivre, mais c'est trop tard.

Nous sommes en janvier 1981, cette grille est celle du cimetière, les gens autour sont ma famille et des amies ; nous venons d'enterrer ma mère...

Je ne passe pas un jour sans penser à elle. Cette douleur est toujours présente presque quarante ans après. Elle a emmené avec elle une partie de moi.

Ma famille a su me préserver, tout en sachant que cela arriverait.

Sa maladie s'est déclarée en 1974, les médecins avaient diagnostiqué des ulcères au duodénum. Elle n'avait que 49 ans. C'est jeune, direz-vous, et dans son cas inopérable à cause d'un taux de prothrombine trop bas.

Pour faire simple, si les chirurgiens décidaient de l'opérer, il y avait un risque élevé qu'elle fasse une hémorragie interne.

Elle était une pharmacie ambulante...

Et pourtant elle ne s'est jamais plainte et continuait à se tuer à la tâche, comme si sa maladie la rendait invulnérable.

Toute la famille était consciente que cela arriverait. Sauf moi, je n'en étais pas conscient.

Elle aura eu malgré tout sept années de sursis, une hospitalisation en 1979 en urgence, puis cette fameuse nuit du 8 au 9 janvier 1981, où mon père appela l'ambulance à 2 heures du matin. Elle était couchée depuis une semaine, fatiguée, épuisée.

Elle savait qu'elle allait partir, tout avait été millimétré, demandant à mon père d'appeler au téléphone mon frère et ma belle-sœur, alors qu'ils ne fréquentaient plus la famille depuis leur mariage deux ans auparavant.

Trouvant la force de se lever pour faire du repassage, comme si cela avait de l'importance. Mon père lui a même dit :

— Qu'est-ce que tu fais, laisse ça !

— Non, répondit-elle. Je veux que rien ne traîne avant mon départ.

J'étais là, j'écoutais sans comprendre réellement.

Ce même soir, ma mère entra dans ma chambre, elle prit place sur le bord de mon lit, son visage était défait, elle pleurait en cherchant ses mots. En prenant une grande inspiration, elle m'annonça que bientôt elle ne serait plus de ce monde. Qu'il fallait désormais que j'écoute mon père et que je lui obéisse.

Je pleurais, je hurlais de douleur.

— Non ! lui ai-je dit. Tu ne peux pas partir ?

« Je t'aime, mon fils. Sois sage avec papa, surtout », tout en me passant sa main dans mes cheveux. J'étais blotti contre elle et je lui ai répondu en sanglotant : « Oui, promis, maman. Je t'aime aussi. »

Elle quitta ma chambre en sachant que cela serait la dernière fois.

Puis ce sont les cris de mon père qui m'arracha de mon sommeil. Il était 1 h 30 du matin. Je me suis levé et j'ai vu ma mère étendue sur le lit, ne bougeant presque plus. Mon père me demandait de tenir le récipient, qui était rempli de sang, pendant qu'il appelait l'ambulance, car elle avait vomi. J'ai compris à ce moment-là qu'il allait se passer quelque chose de grave, mais en avais-je vraiment conscience ?

Il était environ 2 h 30 du matin quand l'ambulance arriva à la maison, cela nous a paru une éternité, j'ai un blanc à ce moment-là, car je n'arrive plus à savoir comment ils ont fait pour la transporter. Je me souviens juste de mon père qui me dit de retourner me coucher, car il y a de l'école le lendemain.

Dormir ! Mais comment dormir après avoir vécu cela ? Je me suis installé sur une chaise devant la table de cuisine, pleurant toutes les larmes de mon corps, puis j'ai dû m'endormir par la fatigue. C'est mon père qui me réveilla. Il était 4 heures du matin à la pendule, il n'a rien dit de plus, sauf : « Va te coucher, maintenant. »

Il me réveilla vers 7 heures du matin, pour que je prenne mon petit-déjeuner et que je fasse ma toilette.

Il y avait encore le récipient rempli de sang dans la baignoire. Autant dire que je ne suis pas resté très longtemps, je me suis habillé. Et c'est dans le plus grand silence qu'il m'emmena à l'école en voiture.

Ce mutisme entre nous, nos regards qui se croisent, nous étions tous les deux au bord des larmes.

Et il se mit à me dire :

« C'est la fin, maman va mourir. »

Quand nous sommes arrivés à l'école, il est allé parler à mon instituteur. Je ne saurais jamais ce qui s'est dit, mais sûrement pour prévenir de la situation. Mon père est reparti à l'hôpital, mais trente minutes plus tard il est revenu à mon école. Il était environ 9 h 30 quand mon instituteur rentra dans la classe et me dit : « Lionel, laisse tes affaires, ton père t'attend dehors. »

Je suis sorti de la classe, mon père en pleurs me dit juste : « Elle veut voir tous ses enfants. »

Nous sommes donc repartis à l'hôpital, et quand je suis entré dans la chambre, je me souviens avoir vu ma mère branchée à des tuyaux. Elle n'ouvrait quasiment plus les yeux. Je me suis étendu près d'elle sur le lit, l'entourant de mes bras fébriles, sentant son cœur battre doucement.

Une partie de mes frères étaient là, sauf deux qui, eux, habitaient plus loin et avaient 1 h 30 de route. Quand ils sont arrivés, je ne suis pas sûr que ma mère fût encore consciente. À la demande des médecins, nous avons dû quitter l'hôpital vers 11 h 35 pour regagner la maison.

Le miroir

Miroir de prédiction, que peux-tu dire de bien
Le reflet d'un visage de clarté et de finesse
Il en ressort ce que le cœur a de plus beau
Une beauté intérieure et pas celle de l'extérieur

Miroir de prédiction, que peux-tu dire de bien
On pose devant toi, on s'admire devant ta prestance
Une envie de le briser, se regarder dans chaque morceau
Entrevoir une partie de son existence

Miroir de prédiction, que peux-tu dire de bien
Le regard y voit de la tristesse, de la joie
Le bonheur a quitté cette âme bienveillante
La vie ne lui a pas fait de cadeaux

Miroir de prédiction, que peux-tu dire de bien
Un manque de soutien subsiste sur le visage
Une solitude pas très facile à vivre
Une lourde épreuve est à surmonter

Miroir de prédiction, que peux-tu dire de bien
L'espace d'un instant, l'enveloppe charnelle s'envole
Une porte s'ouvre sur une nouvelle personnalité
Pour en ressortir la plus belle des apparences

Miroir de prédiction, que peux-tu dire de bien
La beauté apparaît pour extérioriser les maux
Aux yeux du monde le meilleur reste à offrir
Les années passent mais ne se ressemblent pas

Un simple miroir qui donne tout de sa nature humaine, afin que rien ne s'éparpille à tout vent. Se dire que le reflet de la vie sera rempli pour le plus grand des bonheurs.

Tous droits réservés sous copyright © Agnès Thibault aux Éditions Maïa

Pourquoi ce miroir me renvoie à cette époque ? Que dois-je comprendre ?

Non, je n'ai pas fait le deuil de ma mère, mais qui pourrait le faire ? Elle n'avait pas 56 ans et, moi, j'avais à peine 11 ans. Oui, je sais que toute ma vie n'a dépendu que de ce drame. Oui, je lui en ai voulu de m'avoir abandonné, alors que j'avais tellement besoin d'elle.

Mais le miroir continue à m'envoyer des images comme si je devais être en paix avec moi-même, en paix avec elle. Alors je dois continuer à explorer cette phase sombre de mon histoire.

Il est environ midi, on est début janvier, quand le téléphone retentit dans la maison, je suis au 1er étage, mon père et le restant de la famille sont au sous-sol, dans la grande pièce que nous utilisons l'été et où il y a aussi un combiné.

J'ai décroché et entendu aussi que l'autre combiné était décroché, la personne à l'autre bout du fil, a dû entendre deux « allô », mais c'est à moi qu'elle s'adressa :

— Bonjour, monsieur, c'est l'hôpital.

— Oui, que se passe-t-il ?

— Nous venons vous annoncer que votre femme vient de décéder.

— C'est en pleurant que j'ai dû lui répondre : « Merci, au revoir. »

Je ne sais pas, si c'était mon père ou l'un de mes frères qui avait décroché l'autre combiné, mais j'ai hurlé et couru jusqu'en bas. Puis encore le vide, je ne sais plus à ce moment-là ce qui s'est dit ou passé.

Nous étions tous sous le choc, je me souviens juste que nous sommes remontés à l'étage, que mon père m'a dit de me préparer à manger, que lui n'avait pas faim, ni personne d'autre d'ailleurs.

Je me suis exécuté, je n'avais pas faim à vrai dire.

Je me souviens d'une phrase venant de ma belle-sœur qui a été dite sur un ton de méchanceté :

— Comment peux-tu oser manger alors que ta mère vient de mourir ? Elle fut rembarée par son mari et mon père.

— C'est un enfant, tu le laisses manger s'il a faim.

L'après-midi fut très compliqué pour moi et pour ma famille, entre le choix du cercueil, l'annonce dans les journaux et la visite pour voir le prêtre.

La date de l'enterrement fut fixée à la mi-janvier.

Les jours qui ont suivi ont été très durs pour tout le monde, mais il y avait un soutien. Malgré les querelles de chacun, notre mère avait réussi à nous réunir tous autour de la même table.

En un fragment de temps, je me suis retrouvé avec un père qui était un inconnu pour moi. Il était tout juste à la retraite, nous devions apprendre à nous connaître autrement, j'ai pris machinalement la place de ma mère en essayant de faire au mieux pour continuer à faire vivre la maison.

Je ne savais pas comment m'habiller pour un enterrement, j'ai donc pris les premiers vêtements qui étaient les plus simples.

Mon frère aîné avait décidé que je n'irais pas au funérarium voir ma mère, que ce n'était pas la place d'un enfant.

Mon père s'est mis en colère et a dit :

— Tu ne vas pas lui interdire de voir sa mère une dernière fois, tu le laisses faire et tu le laisses tranquille.

Donc j'y suis allé. C'était la deuxième fois dans ma jeune vie, que je voyais un mort, avec ma grand-mère quelques années auparavant.

Il faisait très froid dans cette pièce, le cercueil était posé au milieu, je faisais le tour de ma mère en espérant qu'elle se lève, qu'elle me prenne dans ses bras. Mais non, elle ne bougeait plus. Puis il y eut ce moment où mon père dit à l'un de mes frères :

— Elle a du sang au coin de la bouche.

Et là, je me suis senti mal, j'ai éclaté en sanglots et je ne sais plus quel membre de ma famille m'a dit :

— Viens, on sort.

J'étouffais, je ne trouvais plus ma respiration.

Pour moi c'était le néant, mais voir le corps de ma mère faisait partie de mon deuil. Je n'ai pas assisté à la mise en bière, j'étais assez éprouvé. Puis nous avons pris la direction de la chapelle, la file de voitures était impressionnante, nous sommes passés devant la maison familiale, le trajet me paraissait interminable, aucune personne ne parlait dans la voiture. À l'arrivée devant la chapelle, je vis cette foule qui attendait notre arrivée, je cherchais des visages familiers, il y avait voisins, amis, collègues de mon père et de mes frères, même mon professeur était présent.

Je me souviens de ce tintement des cloches, pour l'entrée du cercueil dans la nef, il y avait des personnes debout dans les rangées. Puis l'abbé commença son discours, parlant de ma mère et de sa vie. Moi, ayant choisi la place la plus près d'elle, je ne quittais pas le cercueil des yeux, n'arrêtais pas de pleurer. Il y eut des textes de dits, mais sans que je ne m'en souviennne vraiment.

Mais si à l'époque on m'avait autorisé à dire un texte, voilà ce que j'aurais dit :

« Arrêtez les pendules.
Coupez le téléphone.
Empêchez le chien d'aboyer pour l'os que je lui donne.
Faites taire les pianos et sans roulement de tambour.
Sortez le cercueil avant la fin du jour.
Que les avions qui hurlent dans le ciel, qu'ils dessinent ces trois mots :
Elle est morte.
Nouez des voiles noirs aux colonnes des édifices.
Gantez de noir les mains des agents de police.
Ma mère était mes quatre points cardinaux, le Nord, le Sud, l'Est et
l'Ouest.
Mes semaines d'école, mes dimanches de repos.
Mon midi, mon minuit, ma parole, ma chanson.
Ma mère à elle seule incarnait la plus belle des mélodies qui ont bercé
mon enfance.
Je croyais que jamais l'amour ne finirait : J'avais tort
Que les étoiles se retirent, qu'on les balaye
Démontez la lune et le soleil,
Videz l'océan et arrachez la forêt,
Car rien de bon ne peut advenir désormais. »

La messe dura bien une heure et demie, il ne restait plus qu'à rejoindre le cimetière qui sera sa dernière demeure et le seul lieu désormais où je devrais aller pour lui parler, mais sans plus jamais la voir. Cela faisait trois jours et elle me manquait terriblement. Il n'y avait là que la Famille et quelques proches, je me souviens de la pluie et du froid qu'il faisait. J'étais au côté de mon père, devant ce trou, voyant disparaître petit à petit le cercueil, je lui pris la main.

Il me glissa cette phrase :

— Tu vois, mon fils, un jour nous finirons ici.

Dur d'entendre cela de la part d'un père, ce jour-là.

J'étais le fils à maman et je devenais le fils de mon père avec tout ce que cela comporte.

Il est désormais la seule personne qu'il me reste, mon dernier pilier.

Le brouillard recouvre le miroir et les images de mon enfance heureuse défilent. Il est peut-être temps pour moi de revivre ce passé heureux, pour ne jamais oublier que j'ai eu un jour une famille aimante.

Puis une autre image de mon enfance heureuse avec ma mère apparut, je me laisse aller. Peut-être est-il temps que j'apprenne qui je suis.

Le miroir a décidé de me faire voyager dans mes souvenirs, je n'ai plus toutes les dates en mémoire, mais à chaque fois il apparaît des images comme des flashes sur des périodes joyeuses ou non de ma vie.

Me voici propulsé en 1972, j'avais 3 ans et demi et je me vois dans ce costume pour le mariage de mon frère aîné. J'étais tout sourire et, là, une deuxième image se superpose à la première : c'était trois semaines plus tard, un autre mariage, celui de mon deuxième frère, où à la mairie j'ai pris sa place sur ce grand fauteuil rouge. Tout le monde a bien rigolé à cet instant, cela a permis de détendre un peu l'atmosphère. Mais, en y repensant, je dois bien avouer que, sur mes deux premières belles-sœurs, une seule a toujours été présente pour moi.

Elle était également la préférée de mes parents.

Quand mon deuxième frère et sa femme venaient nous voir, elle s'intéressait à moi, à ce que je faisais à l'école. Au décès de ma mère, j'ai passé quelques jours chez eux durant les vacances, et ils m'ont emmené dans leur maison de campagne.

En 1978, ils m'ont fait découvrir la mer. Mes parents étaient bien sûr présents, plus tard c'est avec elle que j'ai passé des journées à faire du ski avec l'association de l'ASPTT, ceci après le décès de ma mère, eux qui n'ont jamais pu avoir d'enfants, ils se sont souvent occupés de moi et ainsi soulagé mon père. Il y a des souvenirs dont je me souviens.

De la froideur dans les paroles et les gestes de certaines personnes. Je n'ai jamais su ce qu'en pensait ma mère, quant à mon père il m'a souvent répété qu'il préférerait ne pas en parler.

En ce qui concerne ces deux mariages coup sur coup, je me souviens qu'enfant j'ai souvent entendu parler de la rivalité et de la jalousie de mon deuxième frère. À la maison, c'était tabou d'en parler. Durant des années, ils se sont évités, ce double mariage a coûté beaucoup d'argent à mes parents. J'étais un enfant dans un monde d'adultes. Combien de fois j'ai entendu parler de cette histoire, d'ailleurs j'en ai beaucoup souffert.

L'image du miroir qui suit m'emmène en 1977 au mariage d'un autre de mes frères.

Je venais d'avoir 8 ans, ma mère était dans un ensemble en mousseline couleur saumon et mon père dans son éternel costume gris. Si mon souvenir est entier, je crois que moi aussi j'étais en costume bleu. La mariée était magnifique dans sa robe et avec son chapeau. Le repas se passait dans une grande salle d'un restaurant bien connu à l'époque. En ce temps-là, lors des mariages, on faisait des jeux en forme de gages, un facteur emmène un colis aux mariés et il y a des enveloppes pour chaque couple d'invités. Certains devaient s'échanger les vêtements, l'homme en femme et inversement ; un autre couple devait croquer une pomme qui se trouvait dans un saladier rempli d'eau. Mes parents, eux, devaient danser en essayant de faire tenir une pomme avec leurs fronts. Puis il y avait le jeu des chaises musicales, chacun tournait autour des chaises qui étaient mises dossier contre dossier pendant qu'il y avait la musique, et à l'arrêt de celle-ci, tout le monde devait s'asseoir. Sauf qu'entre chaque tour, une chaise était enlevée.